



Le cinéma français revisité par Bertrand Tavernier

DE LA NÉCESSITÉ DE « SE LEVER À CINQ HEURES POUR LIVRER DES ENDIVES » ET AUTRES PÉPITES PAGE 02



Ida Lupino, une « sacrée pointure » à Hollywood

Actrice, scénariste, réalisatrice et productrice, elle s'est fait une place dans l'industrie cinématographique américaine férocement masculine de l'après-guerre PAGE 02



Lumière en culottes courtes

Une pure merveille de l'animation en ciné-goûter: *Le voyage de Chihiro* de Hayao Miyazaki. PAGE 04

Le Film Classique a son marché !

La deuxième édition de ce rendez-vous professionnel, déjà incontournable, se tient de mercredi à vendredi PAGE 03

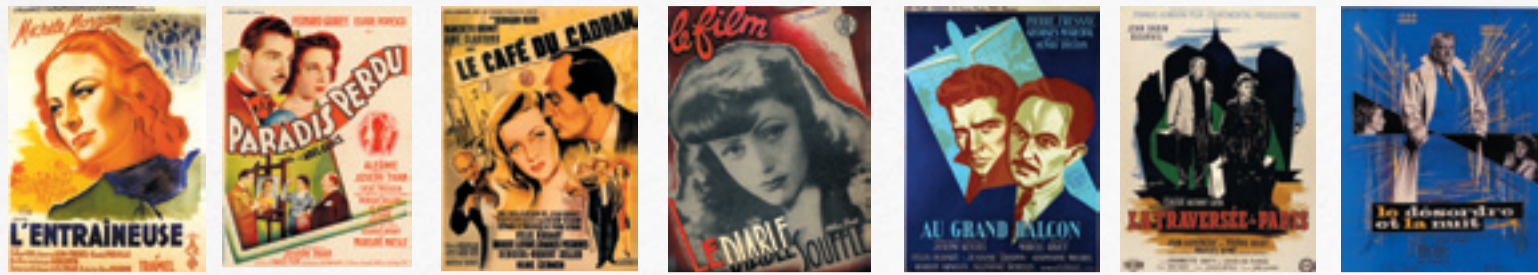
Vampire concert

Cinq ans après le sensuel *Tabou*, projeté lors de la première édition, le maître Murnau est de retour PAGE 03

Edgard Morin, chronique d'un regard

«Le cinéma nous rend meilleurs et plus intelligents. Le malheur, c'est que nous l'oublions dès que nous sortons de la salle...» PAGE 04

De la nécessité de «se lever à cinq heures pour livrer des endives», par Bertrand Tavernier



Toute la semaine, le cinéaste présente sept films français méconnus des années 40 et 50 choisis pour leur «réalité sociologique» et la force des rôles qu'ils offrent à de grands acteurs. Il donne aussi une master-class qui devrait, comme à chaque fois, remplir à craquer la grande salle de l'Institut Lumière...

Voir et revoir les films, pour les redécouvrir sans cesse et s'en inspirer, c'est le sport quotidien d'un cinéaste perfectionniste tel que Martin Scorsese. Dans un petit message vidéo diffusé mardi en préambule aux *Contes d'Hoffmann* de Michael Powell, restauré par sa fondation, il a avoué son «obsession pour ce film, qu'il revoit encore et encore, fasciné par chaque détail». C'est aussi l'activité favorite de son ami Bertrand Tavernier: le réalisateur et historien du cinéma s'est lancé dans un travail d'envergure, un «exercice d'admiration» dont il est coutumier. Il prépare à l'heure actuelle un documentaire intitulé *Mon voyage dans le cinéma français*, un peu sur le modèle du documentaire tourné par Scorsese il y a vingt ans, *Un voyage à travers le cinéma américain*, et dont la sortie est prévue pour 2016. Dans ce cadre, il visionne quantité de films, un travail exploratoire qu'il fait partager aux spectateurs de Lumière, lors de cette 6^e édition. Intitulée *Sur quelques films français*, sa programmation offre un voyage dans la France des années 40 et 50, vue par les réalisateurs Henri Decoin, Edmond T. Gréville, Claude Autant-Lara, Gilles Grangier, Albert Valentin ou Abel Gance. Des films qu'il a choisis pour leur «réalité sociologique». «Ils parlent de la société française avec une énorme justesse», estime Tavernier. Ainsi *Le Désordre et la Nuit* de Gilles Grangier, sorti en 1958, montre-t-il «une mixité sociale, mais il le fait de manière calme, sans dire "Attention! Regardez! Nous sommes en train de briser des tabous!". Non, il le fait avec une sorte d'assurance et d'évidence tranquilles.»

Dans ce film noir «à la française», Jean Gabin, au risque de choquer son public, campe Vallois, un flic d'âge mûr qui tombe amoureux d'une jeune femme droguée, entraîneuse dans un night club parisien. Bien que soupçonneux –elle était la maîtresse d'un gangster qui vient d'être abattu– Vallois transgresse les règles en passant la nuit avec la jeune femme, dès leur rencontre. Ce film de Gilles Grangier offre une saisissante plongée dans un monde de la nuit discrètement sordide, où se côtoient filles perdues, policiers et crapules issues d'un «Milieu encore fraîchement compromis dans la Collaboration». Avec cynisme, le patron de la boîte utilise la sensualité de très jeunes femmes et d'une chanteuse de jazz noire dans un numéro «tribal» pour vendre, à des prix prohibitifs, de l'alcool à des clients fortunés. «Des sentiments très durs, sont traités de manière oblique. Ils ne sont jamais en surface, jamais "publicisés" par la mise en scène», a décrypté Tavernier pour le public de Lumière, avant la projection. Grangier signe des «films chaleureux, où l'attention est davantage dirigée vers les personnages que vers l'intrigue». De même, *Le Café du Cadran* (1946) de Jean Gehret et Henri Decoin, qui se passe dans un bistrot de l'après-guerre, offre une «peinture de la France des hôtels, des cafés, de l'attitude des gens à l'intérieur de ces endroits si spécifiques». Quant à lui, Gréville, dont le festival montre *Le diable souffle* (1947), «affectionne les mondes

clos, les passions secrètes». Dans ce huis-clos qui se passe sur une île, le cinéaste «veut montrer comment le désir dicte chaque sentiment», souligne Tavernier. Charles Vanel y campe «une sorte d'anarchiste», dont l'amour pour une femme déclassée, «sans doute une prostituée», est contrarié par l'arrivée d'un réfugié recherché par la police franquiste espagnole. «D'une certaine manière ces trois personnages sont des rejetés de la société. Par conséquent on finit quand même

par parler de notre monde, même en mettant en valeur les gens qu'il rejette». Au final ce qui lie ces films, ce sont «les rôles profonds et très précis, particuliers, qu'ils offrent aux acteurs», estime Tavernier. «Les gens seront surpris par Michèle Morgan dans *L'entraîneuse* d'Albert Valentin (1939),

«Des sentiments très durs, traités de manière oblique»

qui est sidérante de modernité, de dignité, de force dramatique», dit le cinéaste. Mercredi, sa master class devrait lui permettre de déployer son affection contagieuse, son sens du partage et son humour. Comme lorsqu'il pointe la réinvention du dialogue amoureux façon Grangier. Dans l'un de ses films, le héros joué par Jean Gabin lance ainsi à sa bien-aimée: «Demain je me lève à cinq heures... parce qu'à six heures je dois livrer des endives».

MASTER CLASS : *Sur quelques films français par Bertrand Tavernier*, animée par Jean Ollé-Laprune, Institut Lumière, mercredi à 11h30 (entrée libre)

Un petit mot amical, griffonné sur une carte postale envoyée des Etats-Unis par l'auteur de *Jules et Jim* à Bertrand Tavernier. François Truffaut lui dit avoir aimé son film *Une semaine de vacances* (1980), qu'il a vu en compagnie de sa fille.



FEMMES CINÉASTES

Ida Lupino, une «sacrée peinture» à Hollywood

Actrice, scénariste, réalisatrice et productrice, elle s'est fait une place dans l'industrie cinématographique américaine férocement masculine de l'après-guerre.

Deux paisibles hommes mariés en route pour un week-end de pêche, prennent dans leur voiture un auto-stoppeur... qui s'avère être un psychopathe. Un couple en mal d'enfant fait une demande d'adoption, mais l'enquête des services sociaux révèle que l'homme a une double vie... Tous deux sortis en 1953, *Le Voyage de la peur*, inspiré d'un fait divers, et *Bigamie* ont un autre point commun : ils ont été tournés par une femme de caractère, réalisatrice audacieuse au parcours atypique, Ida Lupino. Issue d'une longue lignée de comédiens anglais, elle débute comme actrice, au théâtre britannique, avant de briller à Hollywood. Elle y incarne aussi bien des jeunes ingénues que de fatales tentatrices ou des femmes émancipées, tournant avec William A. Wellman, Raoul Walsh, Nicholas Ray, Robert Aldrich ou Fritz Lang. «De l'extérieur, elle était dure, fermée, belle avec des allures de garçon, mais ses yeux sombres étaient des fenêtres ouvertes sur une passion brûlante», dira d'elle Martin Scorsese, qui lui a rendu hommage dans son documentaire *Un voyage de Martin Scorsese dans le cinéma américain*. Dans les années 50, elle monte avec son mari le producteur et scénariste Collier Young une société de production indépendante, Emerald Films (du nom de sa mère) vite rebaptisée The Filmmakers. Elle passe alors à la réalisation, véritable exploit pour une femme à l'époque, dans une industrie cinématographique quasi exclusivement masculine. Attirée par les tragédies ordinaires, elle aborde avec courage des sujets dérangeants à coloration sociale et politique, difficiles voire impossibles à aborder au sein des studios

hollywoodiens, et dirige ses acteurs au cordeau, signant des mises en scène limpides, sans détour. Elle brosse au passage, des portraits de femmes d'une grande sensibilité, eux aussi loin des canons de Hollywood. «Sa réalisation est reliée à la vie», estime le critique et producteur Pierre Rissient, qui distribua deux de ses films. «Elle est très directe, fluide, limpide, elle contient un regard à fleur de peau, celui d'une artiste écorchée vive qui traduit une humanité profonde. Lupino mettait en scène sans se poser la question de ce que c'était, par conséquent, le placement de sa caméra était naturel et juste», dit-il. Après la déroute financière des Filmmakers, dont les productions sont des échecs commerciaux, Ida Lupino mènera une florissante carrière de réalisatrice à la télévision américaine, dirigeant notamment des épisodes de *Hitchcock présente* et des *Incorruptibles*. Pour Clint Eastwood, qui le confia à *Positif* en 2005, «C'était une sacrée peinture». Pierre Rissient, lui, se souvient d'une femme «très chaleureuse, très humaine». «Elle ne s'est exprimée qu'à travers des personnages vulnérables. *Faire face* (Never Fear, 1949) son deuxième film, parle d'une jeune femme qui a eu la polio», rappelle-t-il. Et elle a «décidé de faire son premier film *Avant de t'aimer* (Not Wanted, 1949, sur le rapport des mères et de leurs enfants) parce qu'à l'époque, il y avait un très grand puritanisme en Amérique. Les filles-mères et leurs enfants étaient très maltraités. Elle a choisi ce sujet par générosité, par conviction». *Avant de t'aimer* est «un film magnifique porté par le sens instinctif de la mise en scène et des gens qu'avait Ida Lupino», juge encore Pierre Rissient.



Les vertiges d'Ida



Amis lyonnais, veillez à ne pas louper Lupino. Actrice, productrice, scénariste et réalisatrice dans une usine à rêve période âge d'or où les hommes contrôlaient tout, le cas est suffisamment exceptionnel pour s'y arrêter. Ida Lupino (1918-1995), est un secret bien gardé des cinéphiles. Vous avez peut-être croisé la brune aux cheveux bouclés et au tempérament de feu chez Walsh, Ray, Hathaway ou encore Aldrich. Lyon célèbre aujourd'hui la cinéaste. L'occasion de découvrir, une oeuvre peu pléthorique (7 longs métrages entre 1949 et 1966) mais d'une cohérence formelle et dramatique indéniable. Une cohérence que le critique Jacques Lourcelles exprimait ainsi: «Les histoires préférées d'Ida Lupino racontent toutes la lente cicatrisation d'une blessure.» Le viol (*Outrage*), la maladie (*Fair Face*), l'adultère (*Bigamie*) ou encore la séquestration (*Le voyage de la peur*)... Chez Lupino, la détresse est partout. L'espoir aussi. Puisque vivre est un dur métier, trimer fait partie du jeu. La réalisatrice a très bien représenté les tourments à l'écran. Il faut voir par exemple, dans *Bigamie*, Edmond O'Brien, errer hébété dans une rue de San Francisco pour comprendre ce que l'accablement veut dire. La caméra de Lupino en plongée écrase son personnage pour mieux sonder le poids des sentiments. L'homme vient d'apprendre que sa maîtresse est enceinte. Sa femme, elle, ne peut avoir d'enfant. Au coeur de la ville agitée, O'Brien avance tel un spectre silencieux. Ida Lupino savait également coller le spectateur à son siège en deux temps, trois mouvements et sens de la formule imparable. Lisez plutôt le carton introductif du *Voyage de la peur*: «Voici l'histoire vraie d'un homme, d'une arme et d'une voiture. L'arme appartenait à l'homme. La voiture aurait pu être la vôtre ou celle d'un jeune couple d'à côté. Les 70 minutes qui vont suivre, vous auriez pu les vivre. Car ces faits sont véridiques.» Avouez que ça a plus de gueule que les lapidaires «Inspiré d'une histoire vraie» qui fleurissent à bon compte sur nos écrans aujourd'hui. Chose curieuse ou pudeur louable, Ida Lupino s'est peu filmée. Elle est, toutefois, au générique de son chef d'œuvre *Bigamie*, où en maîtresse bafouée, elle est impeccable de retenue. Dans une séquence Edmond O'Brien décrit Lupino à Joan Fontaine en ses termes: «Une belle brune bien balancée (...) Elle n'a rien d'un mannequin. C'est une petite souris malicieuse.» Les mots sont de Lupino herself bien-sûr...

Le Film Classique a son marché !

Lumière est aussi un rendez-vous pour les professionnels, avec la 2^e édition du Marché du Film Classique, de mercredi à vendredi. Pendant trois jours, producteurs, distributeurs, exploitants, diffuseurs TV, ayants-droit, institutionnels viennent faire des affaires et échangent sur l'exploitation du cinéma classique.



Un nombre de sociétés inscrites en hausse de 25%, qui atteint la centaine. Ce seul chiffre témoigne de l'intérêt suscité par ce tout jeune événement, lancé l'an dernier dans le cadre du festival. «Les industries techniques, c'est-à-dire les laboratoires et les sociétés de post-production, sont venues en force, et seize pays sont représentés, dont l'Inde et l'Afrique du sud», rapporte Gérard Duchaussoy, l'un des co-organisateurs avec Léa Welcman. Situé rue du Premier film, face à l'Institut Lumière, le MFC dispose cette année de salles plus spacieuses et en plus grand nombre, pour accueillir ces professionnels. Et pour illustrer la vitalité du marché du film classique en France, de nouveaux thèmes seront abordés lors de ces rencontres, comme «les documentaires sur le cinéma» ou «conserver à l'ère du numérique». A l'heure où les progrès accomplis par la restauration numérique permettent de redécouvrir des films oubliés dans d'excellentes conditions, et où le coprésident de Pathé Jérôme Seydoux s'apprête, au printemps prochain, à rouvrir un cinéma parisien, Les Fauvettes, pour le dédier entièrement au cinéma classique, les débouchés pour ce marché, certes de niche, n'ont jamais été aussi nombreux. «Il n'y a pas que les sorties en vidéo et la VOD, il y a aussi de très belles sorties en salles. Le MFC offre une belle vitrine aux détenteurs de catalogues étrangers, qui peuvent trouver en France un débouché à leurs films», estime Gérard Duchaussoy. Au MFC, certaines sociétés sont presque aussi jeunes que le marché lui-même, mais ont déjà de grandes ambitions. C'est le cas de la société lyonnaise Lumières numériques, fondée par l'ex monteur et étalonneur Pierre-Loïc Précausta, il y a trois ans, avec le soutien du réalisateur Luc Jacquet. Ce dernier vient de confier à cette entreprise de cinq personnes, spécialisée dans une technique particulière, la numérisation des films par immersion, la post-production de son prochain film, *La glace et le ciel*, qui sortira en 2015. «Nous avons envie de proposer un service différent, avec une équipe resserrée. Un peu comme l'épicerie fine face à la grande distribution», dit M. Précausta. Sa société se classe déjà troisième derrière les deux géants du secteur, les laboratoires Eclair et Digimage. De son côté, la société d'édition DVD indépendante Blaou s'est constitué en quelques années un impressionnant catalogue de 150 titres signés notamment par Otar Iosseliani, les frères Dardenne, Raoul Ruiz, Koji Wakamatsu, ou encore Bruno Dumont. Au programme du MFC cette année, un colloque sur le thème «Produire, réaliser, diffuser des documentaires sur le cinéma», avec le soutien de la Scam, une table-ronde, «Restaurer, gérer et exploiter un catalogue de films classiques», co-organisée avec la SACD, et une Journée des distributeurs.

3 QUESTIONS À

Thelma Schoonmaker

Monteuse de Martin Scorsese, elle fut l'épouse du cinéaste britannique Michael Powell disparu en 1990, dont elle présentait *Les Contes d'Hoffmann*.



© Jean-Luc Mége Photographie

– Martin Scorsese a découvert *Les Contes d'Hoffmann* à la télévision, en noir et blanc, entrecoupé de publicités. Pendant combien de temps le film a-t-il été vu dans de si mauvaises conditions ?

– Le film a été montré dans des conditions affreuses pendant très longtemps. Puis le British Film Institute, au milieu des années 80, l'a ressorti dans sa version originale, même s'il manquait encore des scènes, que nous avons réintégrées dans la version restaurée. Cela a donc pris très très longtemps pour qu'il soit projeté dans de bonnes conditions. Parfois le film était carrément amputé du troisième acte! Scorsese est allé le voir à New York dans une projection faite avec un DVD de location, et

lorsqu'il s'est arrêté avant le troisième acte, tout le monde est devenu furieux. C'est formidable de voir *Les Contes d'Hoffmann* retrouver sa forme originale. Le film sera projeté en février au Film Forum de New York, et à Londres. Il devrait aussi ressortir en France.

– Qu'est-ce qui a le plus inspiré votre travail de monteuse, dans les films de Michael Powell ?

– Il y a dans *Les Contes d'Hoffmann* une incroyable scène, celle du duel, c'est l'un des plus beaux montages que j'aie jamais vus, et Scorsese l'a souligné (dans une vidéo enregistrée pour le festival, ndlr), il n'y a pas de son, il n'y a que de la musique, alors que c'est une scène très dramatique. C'est une idée brillante, qui crée une atmosphère très particulière. Et le montage des *Chaussons rouges* est incroyable, il y a une scène où Lermontov regarde Moira Shearer danser et grâce au montage, on la voit en même temps, qui le cherche des yeux dans le public, c'est brillant.

– Comment Powell et Pressburger ont-ils fait pour travailler avec les meilleurs directeurs de la photo, musiciens, décorateurs, danseurs de leur époque ?

– Tous ceux qui ont travaillé avec eux ont affirmé qu'ils avaient énormément progressé, appris des choses, qu'ils s'étaient dépassés sur ces films. Et à l'occasion du 80^e anniversaire de Michael Powell son club a voulu donner une fête en son honneur à Londres, et il a refusé, il a dit «Je veux que cette fête soit donnée en l'honneur de tous ceux qui ont travaillé sur mes films avec moi». Et ils sont tous venus, c'était une soirée incroyable, parce qu'ils ont pris la parole pour dire à quel point cette expérience avait été unique dans leur carrière. Beaucoup avaient les larmes aux yeux. Je pense que Michael Powell les a poussés à donner le meilleur d'eux-mêmes, et d'avantage, il leur disait sans cesse «Donne moi une meilleure idée!», et ils le faisaient... ils adoraient ça.

CINÉMA MUET

Friedrich Wilhelm Murnau de retour en ciné-concert



Cinq ans après le sensuel *Tabou*, projeté lors de la première édition, le maître Murnau est de retour à Lumière, avec un autre chef d'œuvre des débuts du cinéma : le conte fantastique *Nosferatu*, accompagné par l'Orchestre national de Lyon, sous la direction de l'Américain Timothy Brock. Grand admirateur du cinéma muet, ce dernier accompagne les projections de ces films tout autour du monde, de la Cineteca de Bologne au Lincoln Center de New York, en passant par le Konzerthaus de Vienne.

Nosferatu, le vampire
Accompagné par l'Orchestre national de Lyon, dirigé par Timothy Brock
Auditorium de Lyon, mercredi à 20h



Danièle Heymann, prix Bernard Chardère 2014

La journaliste et critique Danièle Heymann a reçu mardi soir le Prix Bernard Chardère, qui consacre une personnalité pour sa «contribution au métier de journaliste et critique de cinéma et pour sa cinéphilie, son style, sa curiosité et son humour». Fille du cinéaste Claude Heymann, elle est rédactrice en chef à *L'Express* et au *Monde* et a publié des livres sur le cinéma. Elle est aujourd'hui l'une des plumes de l'hebdomadaire *Marianne* et participe à la mythique émission radio *Le Masque et la Plume*, le dimanche soir sur France inter. Danièle Heymann succède à Jean-Jacques Bernard et Serge Kaganski, les deux premiers journalistes à avoir reçu ce prix, nommé d'après le fondateur lyonnais de *Positif* et premier directeur de l'Institut Lumière, Bernard Chardère.

PRIVATE JOKE



«I want to make love to you. If you don't want, I will kill you»

«Le tournage a, la plupart du temps, été désopilant. A tel point que je ne savais plus où commençait le scénario et où s'arrêtait la déconade...», a raconté l'actrice Valérie Mairesse au public du Pathé Bellecour, où la comédie *Banzaï*, dont elle partage l'affiche avec Coluche, était projetée mardi matin. Le réalisateur Claude Zidi «nous laissait faire et tenait toujours sa caméra prête, à attendre la fin de nos conneries». «Je me souviens que pour les besoins du film nous avons tourné des scènes à Hong-Kong. Une nuit, alors que nous étions chacun dans notre chambre, je reçois un coup de fil d'un homme parlant anglais avec un fort accent chinois qui me dit: «I want to make love with you». J'ai raccroché». Dix minutes après, un autre coup de fil, la même voix: «If you don't want, I will kill you». Je n'ai jamais su si c'était vrai ou si c'est Michel (Colucci, alias Coluche, ndlr) qui me faisait une blague. En tout cas j'ai eu peur pendant toute la durée du tournage.»

Lumière en culottes courtes

Le maître japonais du cinéma d'animation est parti à la retraite depuis peu, mais ses films empreints de poésie et de merveilleux continuent d'enchanter enfants et adultes du monde entier. Cette année le ciné-goûter est consacré à son *Voyage de Chihiro*, une fable enchantée dont l'héroïne est une fillette de dix ans. Plongée dans un univers fabuleux et labyrinthique à l'instar de *Alice au pays des merveilles* de Lewis Carroll, Chihiro rencontre des créatures fantastiques et accumule les expériences, au fil d'un parcours initiatique inspiré par les mythes et les traditions japonaises. «De manière générale, je n'aime pas les scènes explicatives. Pour moi, elles ne servent à rien», disait Miyazaki. «Je préfère que la logique du récit s'exprime en fonction de la sensibilité, et non de la réalité. Avec ce film, je voulais que le spectateur éprouve la même chose que Chihiro, le même sentiment d'égarement. Et qu'il soit obligé de réagir non pas avec son intelligence, mais avec ses émotions et son cœur.» Sorti en 2001, *Le Voyage de Chihiro* a converti Miyazaki en superstar mondiale du film d'animation.

Le film a battu tous les records au box-office japonais et apporté une reconnaissance internationale à son auteur. Ce succès commercial planétaire s'est accompagné d'une série de récompenses, dont l'Ours d'or au festival de Berlin.



› Halle Tony Garnier, 14h30 (goûter offert à la fin de la séance)

MOMENT RARE



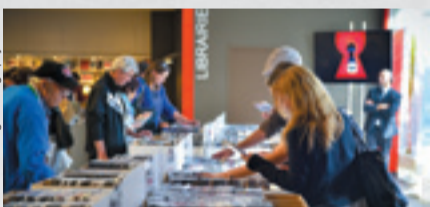
Les moulins de son cœur

Comme une pierre que l'on jette dans l'eau vive d'un ruisseau, et qui laisse derrière elle, des milliers de ronds dans l'eau... C'est un moment rare comme on n'en vit qu'au festival Lumière. Mardi soir, le magicien Michel Legrand s'est mis au piano, pour jouer au public de sa master class l'inaltérable mélodie des *Moulins de mon cœur*, composée pour *L'affaire Thomas Crown* (1968) de Norman Jewison. Une foule de petits écrans lumineux ont alors surgi dans la pénombre, les spectateurs penchés en avant, le souffle coupé, filmant la scène avec leur téléphone portable. Auparavant, le compositeur de la légendaire bande originale des *Parapluies de Cherbourg* avait égrené pendant une heure, les souvenirs d'une immense carrière, couronnée par trois Oscars.

Edgard Morin, chronique d'un regard

«Mes collègues se tordaient de rire quand je disais que j'allais pour "travailler" au cinéma», se souvient le philosophe et sociologue Edgar Morin, qui dans les années 50 et 60, fut de ceux qui imposèrent le film comme objet d'étude légitime dans les sciences sociales. Le film suit ce théoricien du film et cinéophile engagé, pendant des conférences et au fil d'un voyage à Berlin, où les souvenirs l'assaillent. Edgar Morin se remémore les films qui l'ont «marqué, parfois avec une intensité hallucinatoire» lorsqu'il était adolescent, entre 1932 et 1939. Souvent des films de guerre, comme *A l'Ouest rien de nouveau* de Lewis Milestone, qui ont provoqué chez lui des «prises de conscience indéracinables». Résistant pendant la Seconde guerre mondiale, il se souviendra des nombreux films allemands qu'il a aimés, et sera «toujours anti-nazi, mais jamais anti-allemand». Le film dresse le portrait d'un homme rayonnant, qui à 93 ans, se déhanche à l'improviste, sur de la musique yiddish jouée dans un parc, et porte un regard bienveillant sur le monde qui l'entoure. Edgar Morin y évoque avec simplicité ses convictions politiques et analyse notre fascination pour les images des films. A propos de l'empathie suscitée dans le monde entier par les films de Charlot, le petit mendiant créé par Charlie Chaplin, il estime que «Le cinéma nous rend meilleurs et plus intelligents que dans la vie quotidienne. Le malheur, c'est que nous l'oublions dès que nous sortons de la salle...»

Edgard Morin : chronique d'un regard de Céline Gaillourd et Olivier Beuhler
› Villa Lumière, 19h



Signatures à la librairie du Village

JEUDI

18h Frédéric Strauss pour *Conversations avec Pedro Almodóvar* (Ed. Cahiers du Cinéma)
18h30 Michel Ciment pour *Le cinéma en partage* (Ed. Rivages), *Jane Campion par Jane Campion* (Ed. Cahiers du Cinéma) et *Une renaissance américaine* (Ed. Nouveau Monde)

VENDREDI

18h Jean-François Giré pour *Il était une fois...le western européen* (Ed Dreamland / Bazaar&co)

SAMEDI

16h30 Isabella Rossellini pour *Ingrid Bergman* (Ed. Actes Sud / Institut Lumière) et *Quelque chose sur moi* (Ed. Nil)



Fidèle du festival, l'acteur Pierre Richard croisé dans Lyon.

PROGRAMME DU SOIR

15.10
NUIT LUMIÈRE #3
DJ PHOENIX AMER

Entrée libre 22h / 3h
4 quai Augagneur, Lyon 3^e Berges du Rhône

NUITS LUMIÈRE



AU PROGRAMME JEUDI



Quelques jours avec moi de Claude Sautet
En présence de Jacques Fieschi
› Pathé Bellecour, 14h



Mon amour ne mourra jamais de Mario Caserini
En présence de Gian Luca Farinelli
› CINÉ-CONCERT, Institut Lumière, 19h



L'Indésirable de Michael Curtiz/Mihály Kertész
En présence de Agnes Havas, Laszlo Aradi et Gabor Pinter
› Pathé Bellecour, 19h30



On l'appelle Trinita d'Enzo Barboni
En présence de Jean-François Giré
› UGC Confluence, 20h



Le Vieux fusil de Robert Enrico
En présence de Anthony Bobeau
› UGC Astoria, Lyon 6^e, 20h30



Conception graphique et réalisation : François Garnier
Rédaction en chef : Rébecca Frasquet Suivi éditorial : Thierry Frémaux
Contributions : Thomas Baurez (Le billet de StudioCinéLive), Virginie Apiou (extraits d'entretiens avec Pierre Rissient et Bertrand Tavernier), Bruno Thévenon (Valérie Mairesse sur Coluche)
Imprimé en 5100 exemplaires

Institut Lumière, 25 rue du Premier Film - 69 008 Lyon